

AMARA LAKHOUS

DIVORCE
À LA MUSULMANE
À VIALE MARCONI

roman traduit de l'italien
par Elise Gruau

ACTES SUD

*à Vito Riviello (1933-2009), grand poète
et cher ami*

Sur cela s'est élevée la question de savoir s'il vaut mieux être aimé que craint, ou être craint qu'aimé ?

On peut répondre que le meilleur serait d'être l'un et l'autre. Mais, comme il est très difficile que les deux choses existent ensemble, je dis que, si l'une doit manquer, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé.

MACHIAVEL,

Le Prince

(traduction française

de Jean-Vincent Périès, 1825)

Quant à mon ironie, ou plutôt mon sens de la satire, je pense qu'elle me libère de tout ce qui me pèse, m'opprime, m'offense et me met mal à l'aise dans la société.

ENNIO FLAIANO

ISSA

Je deviens enfin opérationnel le samedi après-midi de la dernière semaine d'avril. Je prends le bus 780 à partir de piazza Venezia et je descends piazza Enrico Fermi. Il y a trop de voitures. Trouver une place de stationnement relève du miracle. Les trottoirs sont envahis. Les gens sont attirés par les magasins de vêtements comme les mouches par le miel ou les ordures.

Je m'arrête devant une vitrine pour regarder le reflet de mon visage. Je suis surpris par un détail : la moustache. C'est la première fois de ma vie que je la laisse pousser, ça me donne cinq ans de plus. Pour l'occasion, je me suis coupé les cheveux à ras, comme les *marines*. Au moins, je ferai des économies sur le shampoing et le gel ! J'ai mis des vêtements bon marché, un jean et un pull made in China, et j'ai remisé mon look habituel. Bref, je suis méconnaissable.

Pour la énième fois, je plonge la main droite dans la poche intérieure de ma veste. Pas de panique : le portefeuille est là. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai peur qu'on me vole, comme n'importe quel touriste ? Ne dis donc pas de conneries. Je veux seulement m'assurer que je n'ai pas perdu mes nouveaux papiers. Sans le permis de séjour, je suis un extracommunautaire clandestin qui risque l'expulsion. J'ai appris par cœur tous les

détails de mon nouvel état civil. A partir d'aujourd'hui, j'ai un autre prénom, une nouvelle date de naissance, une autre nationalité, et je suis né dans un autre pays.

Il me faut un peu de temps pour me mettre dans la peau du personnage. Déjà, je dois m'habituer à cette saloperie de moustache. J'ai l'étrange sensation d'être dans le corps de quelqu'un d'autre, d'être un intrus dans ma propre peau. En réalité, à Rome, je suis vraiment un étranger, c'est une ville que je ne connais pas bien. J'ai dû venir une dizaine de fois, mais toujours brièvement. La première fois, c'était avec l'école. Je connais la ville comme un touriste, ni plus ni moins. Bien sûr, je peux dire que j'ai vu le Colisée, la fontaine de Trevi, la piazza Navona, la villa Borghese, comme des millions de gens dans le monde.

Mais je n'ai pas à me plaindre, me sentir étranger en ce moment n'est pas un handicap, c'est même plutôt un avantage pour interpréter mon rôle. Comprenons-nous bien, ici, il ne s'agit pas de jouer dans un film, mais de mener à bien une mission très dangereuse. Et moi, je n'ai aucune intention de jouer les James Bond ou autre Donnie Brasco, je n'ai pas le *physique du rôle**1 !

J'erre pendant une heure et demie comme un vagabond, sans but. Je vais de piazza della Radio au pont Marconi, et inversement. Je veux me familiariser tout de suite avec le quartier. J'observe attentivement les façades des immeubles, d'une impressionnante variété, comme les visages des gens que je croise. On voit des physionomies en tout genre : de jeunes Noirs et Asiatiques qui vendent des marchandises de contrefaçon sur les trottoirs,

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

des enfants arabes qui se promènent avec leur père et leur mère voilée, des filles roms avec de longues jupes qui font la manche. Bref, je suis dans l'Italie du futur, comme disent les sociologues !

Dans ces conditions, je suis comme un animal en quête d'un nouvel habitat. Il faut marquer son territoire avec les dents. Je ne suis pas ambitieux, je veux seulement une petite place sous le ciel de viale Marconi. C'est beaucoup demander ? Je ne pense pas ! Je décide de partir à l'attaque, comme une tigresse qui devrait nourrir ses petits affamés. L'échauffement a déjà trop duré, il me faut entrer dans le jeu, immédiatement.

Je quitte la piazza Fermi et parcours la via Grimaldi jusqu'à ma destination. Me voici devant le taxiphone. Je jette un œil au grand écriteau à l'entrée : *Little Cairo*. Bien, nous sommes arrivés. Je respire un bon coup et j'entre, d'un pas déterminé, en balançant mes premiers mots en arabe de la journée.

"Assalamou aleikoum !

— Aleikoum salam !"

C'est un type que j'ai déjà vu sur les photos prises à La Mecque qui me répond. Akram est le propriétaire du lieu, en plus d'être le suspect numéro un. Il se peut qu'il soit le chef de la première cellule. Il a une cinquantaine d'années, il est un peu fort, porte une chemise blanche très élégante. S'il avait des pattes, un chapeau, des lunettes, chaussures et pantalon noirs, il ressemblerait au mythique John Belushi. Comme tout bon commerçant, il a un large sourire imprimé sur le visage. Il faut transmettre de la confiance et être positif. Les clients sont comme les enfants, ils ont besoin en permanence d'être choyés et rassurés. Sur le mur gauche, en hauteur, dans l'angle près du plafond, se trouve un téléviseur. Il est cinq heures, c'est l'heure du

journal sur Al-Jazira. Il y a au moins quatre jeunes Arabes qui fixent l'écran et semblent n'avoir aucune envie d'être dérangés. Il n'est pas impossible que Ben Laden en personne apparaisse pour proférer de nouvelles menaces contre l'Occident.

Je demande à Akram si je peux téléphoner à Tunis. De la tête, il me fait signe que oui et du doigt, il m'invite à choisir une cabine (il ne peut pas parler, lui aussi est absorbé par Al-Jazira). Sans réfléchir, je choisis la trois, mon numéro porte-bonheur. Le capitaine Judas (j'en parlerai plus tard) m'a donné quelques numéros tunisiens que je peux utiliser pour ne pas éveiller de soupçons. Avec qui aurai-je à parler ? Que dirai-je ? *Nienti sacciu*, j'en sais rien. C'est un vrai mystère.

J'ai l'impression d'être un acteur de théâtre qui doit jouer sans scénario. Il faut improviser, je n'ai pas le choix. Je compose le premier numéro, la ligne est libre. Quelques secondes après, une voix féminine me répond et me demande qui je suis. J'ai un instant d'hésitation, et puis je dis : "C'est Issa." Et elle : "*Wildi ya kebdi !* Mon fils, mon cœur !"

Surprise numéro un : j'ai une deuxième maman, très affectueuse, qui parle tunisien comme moi !

La conversation dure une dizaine de minutes. Nous parlons de tout et de rien, depuis les problèmes de santé des "grands-parents" jusqu'aux affaires commerciales de "papa", des dernières nouvelles des "frères" et "sœurs", au temps qu'il fait.

Surprise numéro deux : j'ai une belle et nombreuse famille, et les grands-parents sont même encore en vie ! La fin de la conversation est vraiment émouvante, le décalogue qu'une affectueuse mère tunisienne adresse à son cher "fils à sa maman" émigré : "Ne prends pas froid, n'oublie pas l'arabe, ne fais pas confiance aux femmes en général, et aux Européennes en particulier, ne bois pas d'alcool,

n'aie pas de mauvaises fréquentations, ne contracte pas de dettes.”

Je raccroche et vais payer. J'attends un peu, Akram est occupé avec deux autres clients. Quand arrive mon tour, je sors mon portefeuille et lui tends un billet de dix euros. J'ajoute d'un ton neutre que j'ai eu une communication avec la Tunisie : je veux que tout le monde sache que je suis tunisien.

Mais Akram n'en a strictement rien à faire de mon pays d'origine. Il a les yeux rivés sur son foutu ordinateur où s'affichent les coûts des communications, il me donne sept euros de monnaie, et au revoir merci beaucoup ! C'est comme ça qu'il expédie mon cas, sans même savoir à qui il a affaire ! Non, je suis désolé, je ne marche pas. Coco, je te demande pas de m'inviter à dîner chez toi ou d'aller au bar boire un thé ensemble, mais au moins donne-moi l'occasion de me présenter correctement. Ça te coûte rien. Je suis un nouveau client, ou pas ? Est-ce que je ne mérite pas un peu de respect ? Toi, tu es un commerçant, tu devrais le savoir que le client est toujours et partout le roi ! Au lieu de m'en aller déçu et défait, je reste cloué sur place.

“Tu as besoin de quelque chose d'autre, mon frère ?

— Oui.”

Maudit soit ce oui ! Je ne sais pas quoi dire ! Je dois trouver une issue, et vite. Je risque de passer pour un imbécile auprès de Judas, qui veut des résultats, et tout de suite, et qui me répète comme un perroquet : “On n'a pas de temps à perdre.” En bref, le match est sur le point de finir.

Heureusement, une idée me vient *in extremis*.

“Peux-tu me faire deux photocopies du permis de séjour, s'il te plaît ?

— Bien sûr.”